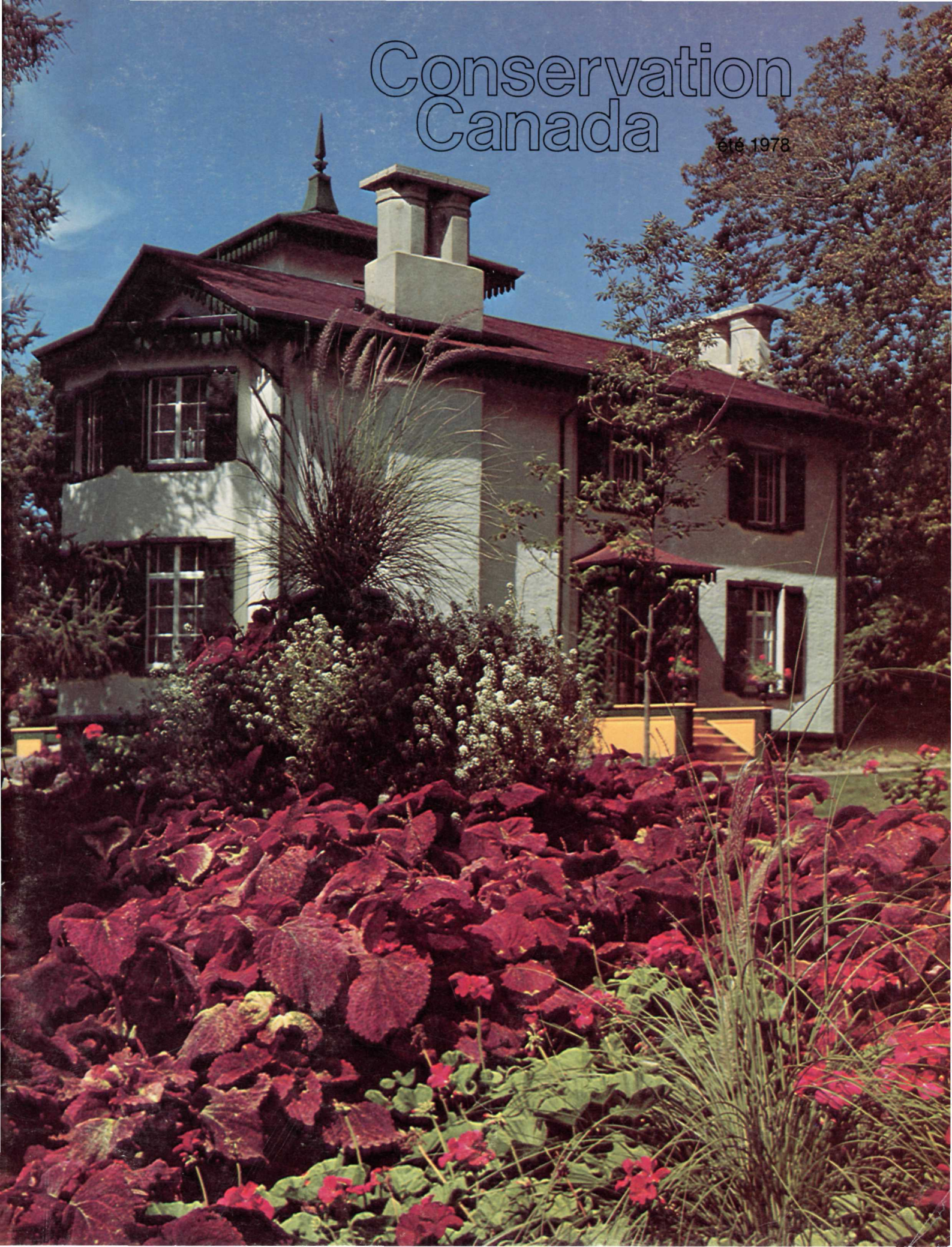


Conservation Canada

été 1978



This is a bilingual magazine. To read the English version, please turn magazine upside-down and over.

Dans un monde de changement continu, Parcs Canada a pour mandat de conserver le patrimoine de ce pays et d'aider tous les Canadiens à jouir de sa vaste beauté et des grandes réalisations de ses fondateurs.



Parcs
Canada

Parks
Canada

Table des matières

3 L'aviron et l'aventure
par Martin Filion

7 Le parterre de la villa Bellevue

10 Le grand Nord, qui le gardera?

Couverture: A l'un des plus beaux carrefours de Kingston en Ontario, une villa de campagne du XIX^e siècle où a vécu John A. Macdonald, un des pères de la Confédération (Photo Shawn MacKenzie).

Page centrale: Les chutes Wilberforce dans l'inlet Bathurst, les plus élevées à l'intérieur du cercle arctique (Photo Peter Poole).

Publié par Parcs Canada avec l'autorisation de l'hon. J. Hugh Faulkner, ministre des Affaires indiennes et du Nord, Ottawa, 1978
QS-7067-020-BB-A1

Rédaction : Madeleine Doyon

Production : Joffre Feren

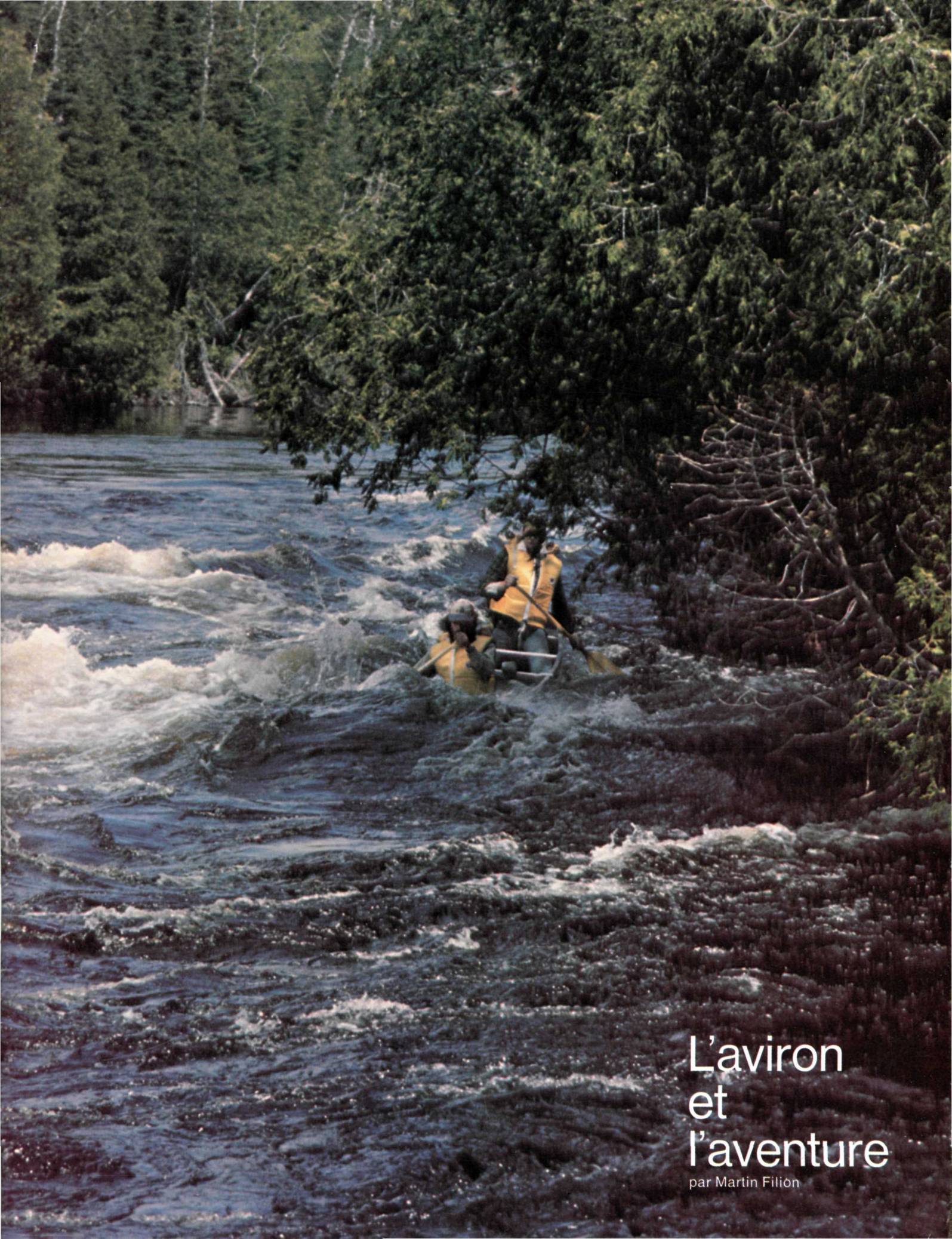
Graphisme : Eiko Emori

Photos : *L'aviron et l'aventure*, 1, Priidu Juurand ; 2, J. Lavalley ; 3, Stewart Guy ; *Le parterre de la villa Bellevue*, 1 à 4, Shawn MacKenzie ; *Le grand Nord, qui le gardera?* 1 et 2, Ian K. MacNeil ; 3 et 4, Peter Poole ; 5, Ian K. MacNeil.

On peut reproduire les articles de cette publication à condition d'en indiquer la provenance. Pour obtenir des renseignements, s'adresser à la rédaction, *Conservation Canada*, ministère des Affaires indiennes et du Nord, Ottawa (Ontario) K1A 0H4.

©Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1977
N° de contrat : 09KT. A0747-7-1204

Volume 4, n° 2, 1978



L'aviron
et
l'aventure

par Martin Filiön

Les rivières sauvages du Canada, qu'elles coulent dans le silence de la forêt ou se précipitent entre les lourdes épaules de falaises en surplomb ou encore serpentent dans les Prairies, offrent partout aux explorateurs modernes qui les empruntent des émotions à la grandeur de leur cœur et à la mesure de leurs bras et de leur expérience.

Mais elles ne se laissent pas vaincre facilement; elles dressent contre ceux qui s'y aventurent des rapides et des hauts-fonds, des chutes et des embâcles, des crues rapides et des caprices sournois. Les moustiques sont de plus leurs alliés.

quatre

Face à elles, les canoteurs doivent se plier à un rituel où alternent le portage et la cordelle, de bons coups d'aviron et des nuits de camping pas toujours confortables. Ils doivent posséder pour dompter les rivières sauvages un équipement solide et un bon jugement.

La variété ne manque cependant pas. Chaque région géographique du Canada détermine à sa façon le caractère des rivières qui la sillonnent. Les éreintantes rivières de la Côte-Nord et du Labrador se précipitent vers la mer, à partir du Plateau laurentien, dans une enfilade de canyons et de brusques dénivellations. Les capricieuses rivières du Bouclier canadien se perdent dans un dédale de lacs, de ruisseaux ou de

culs-de-sac, ou se lancent dans une course folle de chutes et de rapides qui laissent sur le qui-vive les canoteurs.

Les tumultueuses rivières des Rocheuses grondent dans les montagnes et les puissantes et vives rivières du Yukon filent à grande allure. On retrouve là, tout comme dans les Territoires du Nord-Ouest, les «badlands» du sud de l'Alberta, les pourtours des baies d'Hudson et de James, la beauté sauvage de la grande nature.

Ces aventures et cette beauté ont été le lot quotidien des 14 équipes de travail que Parcs Canada a dépêchées à travers le pays pour effectuer le relevé de quelque 65 rivières à l'état sauvage.

Des recherches de documents historiques, la lecture de comptes rendus de voyage d'explorateurs et de relevés récents et des consultations auprès d'individus et d'organismes avaient servi à effectuer ce premier choix.

Les rivières étudiées étaient caractéristiques de toutes les régions géographiques du pays. Elles avaient de plus gardé, loin des atteintes de la technologie moderne, leurs uniques éléments naturels et leurs attraits spectaculaires. Elles offraient enfin de grandes possibilités de préservation.

D'autres furent choisies d'emblée, en plus de ces éléments, à cause du riche passé qu'elles faisaient revivre. Plusieurs de ces rivières avaient servi

depuis des temps reculés de voies de communication et de sources de subsistance pour les autochtones; elles avaient connu les explorations, transporté les marchands de pelleteries et les coureurs des bois et été les témoins de la ruée vers l'or.

Commencés en 1971, ces relevés se sont poursuivis en 1972 et 1973 et ont requis les services d'une trentaine de personnes. Les équipes d'expédition comptaient quatre membres chacune; on assigna comme tâche à ces derniers de tracer un profil de chaque rivière en notant son débit, ses portages, ses dénivellations et ses rapides; de décrire

les obstacles, la géographie des lieux et les modifications apportées par l'homme; d'indiquer les meilleurs emplacements de camping et les étapes les plus raisonnables à se fixer quotidiennement; de relever les points d'accès et de sortie et d'observer le climat, la faune et la flore.

Utilisant l'avion dans la plupart des cas, chaque équipe passait environ trois mois en expédition sur le terrain et effectuait le relevé de plusieurs rivières d'une même région. La durée moyenne d'un parcours sur une rivière était de 10 à 12 jours; mais, un voyage entre autres se prolongea pendant un mois au cours duquel les canoteurs parcoururent 400 milles de rivière.

cinq

- 1 Sur les rapides de la rivière White en Ontario
- 2 L'heure du couchant sur la rivière Blackwater en Colombie-Britannique
- 3 Portage le long de cascades de la rivière à l'Eau Claire au Québec

- 1 Riding the rapids on White River, Ontario
- 2 Evening on the Blackwater River, British Columbia
- 3 Portage by the falls on Clearwater River, Quebec

Les renseignements recueillis servent d'abord à la publication de 10 brochures à l'intention des canoteurs pour leur faciliter le choix et la préparation d'expéditions.

Ces mêmes données ont permis, d'autre part, aux responsables de Parcs Canada, de reconnaître les rivières qui se prêtent le mieux à des projets de conservation. Quatre cours d'eau notamment ont retenu leur attention pour le moment. Il s'agit des rivières Missinaibi, en Ontario, et Manitou, au Québec, et des fleuves Churchill, en Saskatchewan, et Yukon, au Yukon.

La conservation à l'état sauvage de ces voies fluviales, ou de certaines d'entre elles, pourrait faire l'objet d'ententes fédérales-provinciales dans le cadre du programme A.R.C. de Parcs Canada. Ce programme traite d'activités récréatives et de projets de conservation.

La collaboration de divers organismes gouvernementaux et privés, tels des fédérations de vie en plein air, de canotage, ou de protection de l'environnement, assurerait la sauvegarde de ces richesses historiques, naturelles et récréatives.

Le fleuve Churchill constitue en cela un bel exemple. Témoin de l'histoire de cette région de la Saskatchewan, on

peut y voir des peintures rupestres laissées par les Indiens et des vestiges de postes de traite érigés sur ses rives, aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ces témoignages rappellent le passage des autochtones, des coureurs de bois et des marchands de pelleteries.

Des animaux en danger d'extinction, notamment l'aigle à tête blanche, l'aigle pêcheur et le caribou des bois, vivent dans le voisinage et toute mesure de protection accordée au fleuve leur serait bénéfique.

Enfin, les canoteurs, novices ou expérimentés, et les amateurs de la vie au plein air y trouveront l'environnement à l'état sauvage en mesure de leur plaire.

Il est évident que l'aménagement prévu dans le voisinage des cours d'eau en question serait réduit à son minimum; on prendrait aussi les mesures nécessaires pour conserver aux rivières et aux fleuves leur caractère sauvage et leur libre cours et pour les préserver de toute forme de pollution. La délimitation d'un corridor de conservation, s'étendant d'une crête à l'autre de la vallée d'un cours d'eau, permettrait peut-être d'atteindre tous ces objectifs.

Grâce à de telles mesures, des cours d'eau plusieurs fois millénaires pourront encore couler librement pour le plaisir de ceux qui veulent être en communion intense avec la nature sauvage.

L'auteur de cet article était auparavant responsable de la rédaction française de la revue.

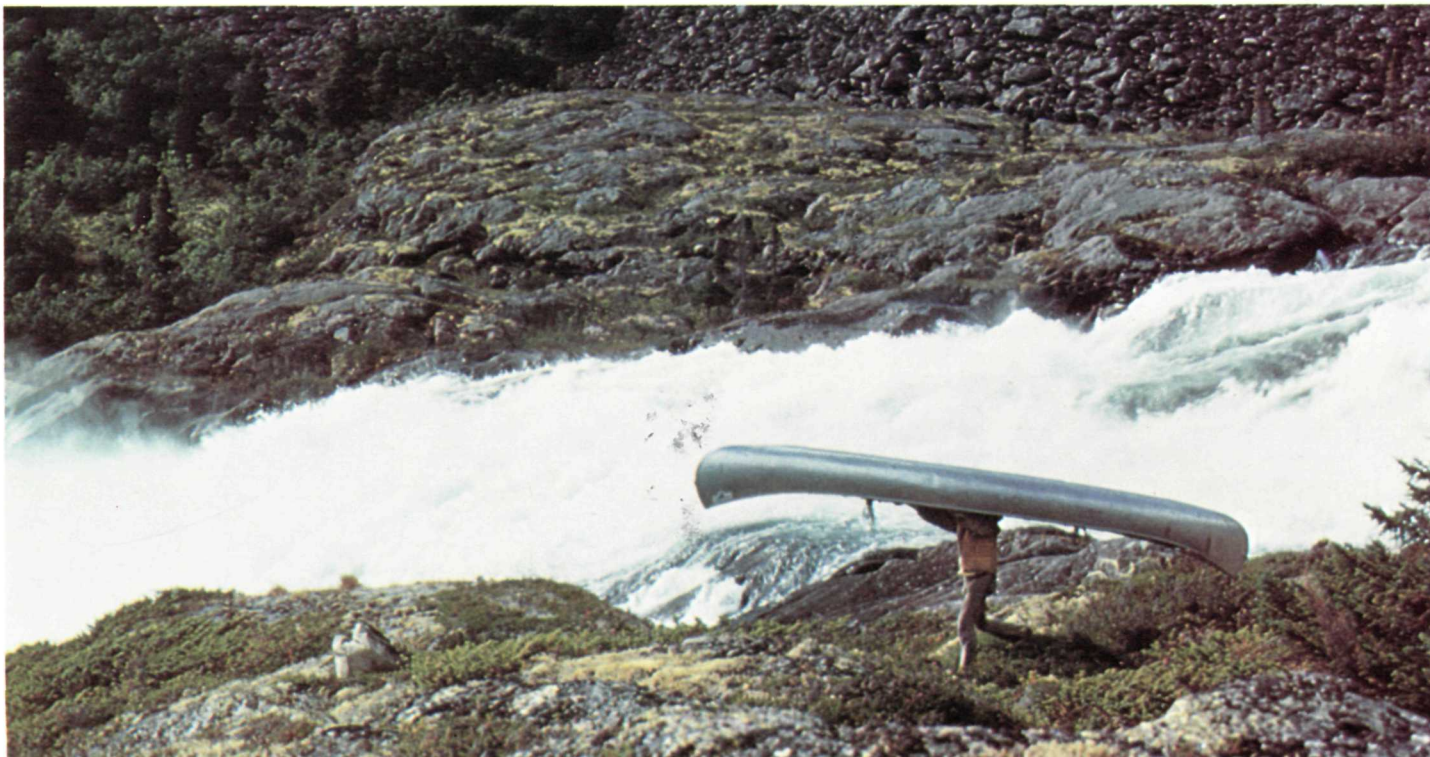
Six des dix brochures de la série sur les rivières sauvages ont déjà paru. On trouve ainsi des publications en traduction française sur les rivières sauvages :

- de l'Alberta;
- de la baie James et de la baie d'Hudson;
- de la côte-Nord du Québec;
- de la Saskatchewan;
- du Yukon;
- de Terre-Neuve et du Labrador.

Chacune coûte \$1.50. On peut se les procurer chez le libraire ou en s'adressant au ministère des Approvisionnements et Services, Imprimerie et Edition, Ottawa K1A 0S9.

En préparation :

- Centre de la Colombie-Britannique;
- Montagnes du Nord-Ouest;
- Sud-ouest du Québec/est de l'Ontario;
- Territoires du Nord-Ouest.



Le parterre de la villa Bellevue

Au cours des années 1830–1845, Kingston connut une période prospère comme ville de garnison et capitale du Haut et du Bas Canada. Cette double renommée attira un grand nombre de constructeurs, de commerçants, de banquiers et d'artisans. On investissait de grosses sommes d'argent dans les affaires et les transactions immobilières. Parmi les personnes qui réussirent à profiter de la présence croissante des fonctionnaires de l'Etat figure l'épicière-négociant Charles Hales. Utilisant sa nouvelle fortune, il érigea une résidence de style italien : la villa Bellevue.

En 1844, Montréal fut désignée comme capitale et les fonctionnaires quittèrent Kingston. Charles Hales connut dès lors une perte considérable dans ses transactions immobilières. La résidence Bellevue fut louée et la famille Hales retourna occuper le deuxième étage de leur épicerie. C'est en 1848 que John A. Macdonald, député de Kingston à l'Assemblée législative, puis plus tard le premier chef du gouvernement canadien, s'y installa avec son épouse souffrante et leur nouveau-né.

Dans la lettre qu'il écrivit à sa sœur, Margaret Greene, John A. Macdonald décrit sa nouvelle demeure et son propriétaire de la façon suivante : « Samedi, Isa, l'enfant et moi avons emménagé dans une maison de campagne, oh! pardon, une villa, près de Harpers Cottage. Il s'agit d'une grande et spacieuse demeure où j'espère vous voir, Jane et toi, au printemps prochain. Elle fut construite pour un négociant à la retraite déterminé à posséder une « villa italiana » d'une allure fantastique des plus inimaginables. Conformément aux occupations louables et prosaïques (sic) de notre digne propriétaire, la maison est connue dans Kingston sous les noms de *Tea Caddy Castle*, *Molasses Hall* et *Muscovado Cottage*. »

Dans une autre lettre, il en parle en des termes affectueux, l'appelant « Pekoe Pagoda » et dit de son épouse qu'elle commence à ressentir les bienfaits de la tranquillité et de la réclusion de leur demeure... qui est entourée d'arbres et où une fraîche brise souffle sans cesse du lac Ontario.

Comme le laissent sous-entendre les lettres de John A. Macdonald, la « villa italiana » passait pour une maison quelque peu étrange où se reflétait l'occupation de son propriétaire. Les noms dont on l'a affublée évoque des lieux éloignés et des biens exportés de l'Orient

tels que le thé, les épices et la mélasse. La villa Bellevue, avec ses balcons recouverts, ses treillages, sa cour, ses bordures de pignons effilées et son merveilleux parterre, était exotique et attirait beaucoup l'attention. Dénudée de tout son bric-à-brac, la demeure aurait perdu toute sa gaieté et son allure enjouée qui la faisait unique en son genre à Kingston.

Dès sa construction, la villa Bellevue était destinée à devenir une résidence de gentilhomme. Son atmosphère paisible donnait à la demeure une allure de retraite; le terrain pouvait recevoir une cuisine extérieure répondant aux besoins de la famille. Jamais la villa Bellevue ne fut appelée à devenir une ferme. Un journal de 1851 décrit la propriété comme étant agréable, conciliant la beauté de la campagne et les avantages de la ville; somme toute, la résidence par excellence pour une famille dans l'aisance.

Il semble que les éléments de base aient été construits suivant des cahiers

de plans, lesquels étaient fort populaires en Amérique, aux Etats-Unis et au Canada où les artisans et les entrepreneurs étaient plus nombreux que les architectes. Il suffisait ensuite d'ajouter les balcons recouverts et allongés, les travaux ajourés et les fleurons aussi facilement qu'un pâtissier recouvre un gâteau de glaçage.

En 1965, Parcs Canada faisait l'acquisition de la villa Bellevue et projetait de la restaurer telle qu'elle était en 1848, à l'époque où John A. Macdonald et sa famille y demeuraient. Cette entreprise demanda beaucoup de recherches et R. R. Dixon en assumait la responsabilité. Ce n'est que dix années plus tard que l'auteur entreprit un programme de restauration du parterre.

Tout comme pour la maison, il est probable que des cahiers de plans furent utilisés pour l'aménagement original du parterre. Andrew Jackson Downing, maître interprète du style expressionniste en Amérique, a publié plusieurs livres traitant de l'architecture et des jardins. Dans son livre intitulé *Landscape Gardens (1841)*, Downing illustre une





série de maisons pourvues de détails que l'on retrouve à Bellevue. De tels ouvrages comportant une foule de renseignements sur la maison et le jardin peuvent expliquer pourquoi il est impossible d'en attribuer la conception à un architecte en particulier.

Nous ignorons tout des dates entourant l'aménagement du parterre. Dans une de ses lettres, M^{me} Macdonald, qui passa le plus clair de son temps alitée à Bellevue, fait part de la joie que lui apporte le parfum des fleurs pénétrant par la fenêtre de sa chambre. C'est donc dire qu'il y avait déjà en 1848 des jardins à Bellevue. La disposition actuelle du parterre ressemble à peu de choses près à la disposition dont fait état une carte illustrée datant de 1869. Tout comme le fut la maison, le parterre fut restauré selon le style du renouveau italien.

Le style s'harmonise bien avec l'emplacement en talus. Les jardins, disposés en terrasses à deux niveaux, sont aménagés d'allées et de sentiers recouverts de gravier. L'appellation «Terrasses Bellevue» provient sans doute de cet aménagement. Des arbres et arbustes exotiques et indigènes émaillent le parterre, allégeant ainsi l'impression de cérémonie que donne le réseau de sentier

tiers. Dissimulé dans un coin qu'ombrage un énorme chêne, un belvédère d'allure prétentieuse offre un paisible lieu de retraite. Un immense jardin circulaire orné d'exquis arrangements floraux est sans contredit le point de mire de ce secteur de la propriété.

L'avenue originale, disposée en demi-lune, s'avance jusqu'à la maison. Des arbres fruitiers seront plantés cette année, reconstituant le verger qui s'y trouvait autrefois. A l'avant de la propriété, on a reconstruit une merveilleuse clôture entourant le domaine, ainsi que la grille d'entrée.

Le potager, qu'entoure une clôture de planches jointives, est situé sur la terrasse inférieure. La pompe, qui fut autrefois un puits commun desservant Bellevue et deux autres propriétés, est logée à l'extérieur de la clôture. Au milieu de l'été, les châssis froids utilisés pour la mise en terre précoce des graines (transplantées ultérieurement) sont partiellement dissimulés par des plants de citrouilles et des fleurs au nom romantique d'amarante à feuilles rouges, appellation provenant de la coloration du feuillage.

L'aménagement rationnel du jardin supérieur est maintenu en ce qui a trait au potager. Ce dernier est constitué de quatre quarts de cercle, chacun d'eux comprenant une variété de légumes, d'herbes aromatiques et de petits fruits. Non seulement le potager était-il utile, mais la place qu'il tenait dans l'aménagement du parterre était également importante. La disposition du potager avait été conçue de façon à permettre de l'admirer de la terrasse supérieure ou de la maison. Les rangées de végétation luxuriante passant du vert au gris, les tomates rouges, le délicat feuillage des carottes opposé aux larges feuilles de tabac, les différentes variétés de courges et de melons plantés parmi le blé d'Inde, la laitue et la chicorée sauvage constituent, malgré leur disposition pêle-mêle, un potager étudié tapissant légèrement le réseau de sentiers.

Le jardin de la villa Bellevue témoigne des besoins des familles aisées durant les années 1850. Il devait fournir légumes, fruits, épices, certains produits cosmétiques, des insectifuges et des désodorisants. Très peu d'herbes médicinales étaient cultivées puisqu'à cette époque, on pouvait déjà en faire l'achat à Kingston même.

- 1 Des fenêtres on aperçoit toujours le lac Ontario
- 3 Le potager
- 4 Un abri s'il pleut

- 1 Front view of Bellevue House
- 3 Vegetable garden on lower terrace
- 4 A gingerbread gazebo tucked in a corner



En ce qui concerne la culture, les restaurateurs ont tenté de ne cultiver que les variétés propres à la région de Kingston pendant les années 1850. C'est d'ailleurs à ce niveau qu'une des plus grandes difficultés de restauration se présente car, depuis cette époque, plusieurs des plantes originales n'étaient plus disponibles en raison des nombreux croisements effectués pour obtenir des hybrides. Le cas échéant, de nouvelles plantes ont été utilisées, surtout en ce qui concerne le potager.

Le parterre de la villa Bellevue offre plus qu'un merveilleux environnement pour la demeure; les visiteurs en profitent également en apprenant comment, à cette époque, les gens riches vivaient en harmonie avec leur environnement naturel. Tout comme le style du renouveau italien de la villa Bellevue, les jardins de fleurs nous dévoilent les préférences de John A. Macdonald ainsi que les attitudes des familles aisées du Haut-Canada.

L'aménagement du terrain et les jardins (plantes et accessoires) nous permettent d'interpréter un aspect important

de notre patrimoine. A Bellevue, le directeur du lieu, Ed Friel, a mis sur pied un programme rendant la visite encore plus intéressante. Il se peut fort bien qu'au cours de vos promenades, vous rencontriez le jardinier fauchant la pelouse ou encore sarclant le potager. Des outils et techniques traditionnels sont utilisés pour l'entretien quotidien. Russ Ferguson, le jardinier actuel, n'est pas seulement expert en son domaine; il respecte de plus l'histoire de la propriété. Vêtu en costume d'époque, il joue plus le rôle d'un conservateur-paysagiste que d'un tondeur de pelouses.

Il va sans dire que la propriété Bellevue respire le pittoresque avec son emplacement surélevé, son parterre aménagé, ses nombreux spécimens d'arbres et d'arbustes et ses élégants jardins. La demeure, qui fait l'angle sur la rue afin de profiter au maximum du panorama environnant, constitue le cœur de ce petit domaine. L'atmosphère romantique, presque mystérieuse, qui y subsiste même au XX^e siècle, ajoute au charme de la villa Bellevue.

Le texte est une traduction. L'auteur de l'original est John J. Stewart, architecte paysagiste d'époque attaché au siège social de Parcs Canada à Ottawa.

¹ Le grand Nord, qui le gardera?



Selon M. Hugh Faulkner, ministre dont relève Parcs Canada, il nous faut veiller sur l'équilibre du nord où l'expansion économique se fait à un rythme bien plus rapide que nous ne l'imaginons du sud.

C'est par de tels propos que le ministre expliquait sa décision de tenir des audiences publiques de consultation au sujet de la désignation et mise à part, comme réserves, de six régions sauvages de l'Arctique.

Les aires concernées se trouvent à la baie Wager, dans les îles Banks et Ellesmere, à l'inlet Bathurst et dans la péninsule Tuktoyaktuk dans les Territoires du Nord-Ouest et comprennent une vaste étendue au nord du Yukon.

- 1 Méandres de la rivière Old Crow dans le nord du Yukon
- 2 Caribous des toundras traversant les eaux de l'Old Crow
- 3 Lièvres arctiques dans l'île Axel Heiberg
- 4 Belugas au large de l'île Somerset
- 5 Les monts Britanniques au nord du Yukon

- 1 The Old Crow Flats in Northern Yukon
- 2 Porcupine caribou
- 3 Arctic hare on Axel Heiberg Island
- 4 Beluga whales swimming off Somerset Island
- 5 The British Mountains in Northern Yukon

Leur mise à part, comme l'indiquait M. Faulkner, permettrait de les garder telles quelles.

Il ajoutait que la tâche qui nous incombe revêt un caractère historique : «Nous pouvons – et c'est sûrement une obligation – assurer la protection de ressources importantes qui ont à jamais disparu ailleurs en Amérique du Nord. Il ne faut pas manquer cette chance.»

La tenue d'audiences publiques n'est qu'une première étape dans la réalisation d'un projet de conservation dans le nord qui, tout en reconnaissant la valeur des revendications territoriales des gens de la région, vise à protéger les ressources particulières d'un milieu où la nature est fragile et que les programmes d'expansion économique peuvent détériorer.

M. Faulkner indiquait enfin qu'il espère que la stratégie de la conservation dans le nord comprendra la mise à part de réserves de nature à des fins de recherche et de récréation et aussi la protection d'habitats essentiels à la faune marine et terrestre qui est une part vitale du milieu naturel de tout le Canada et est essentielle aux autochtones du nord.

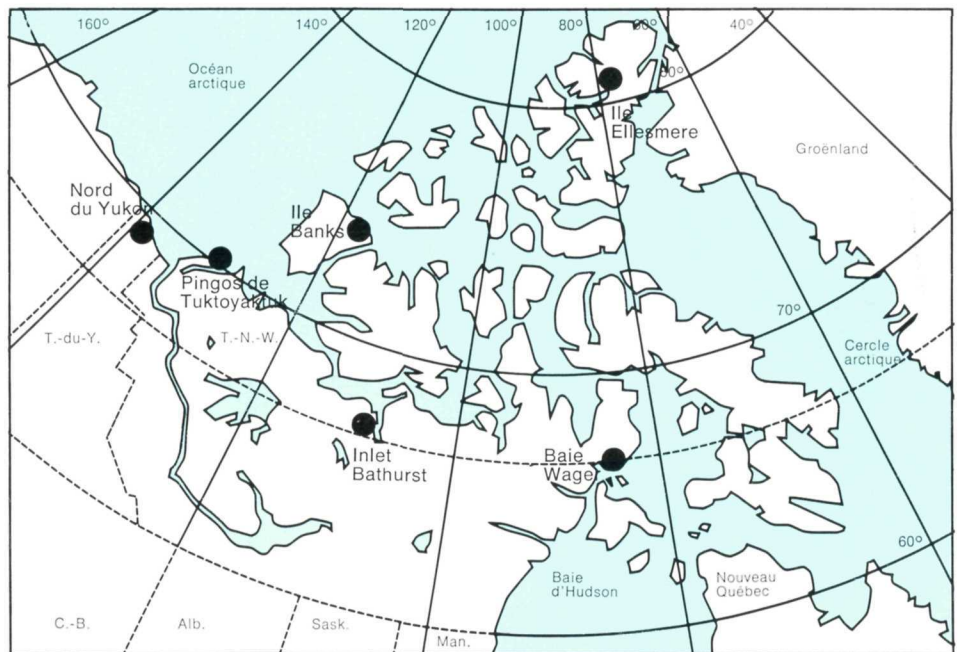
Au cours des mois qui viennent, des fonctionnaires de Parcs Canada tiendront dans les villages du nord des réunions d'information qui ont pour but d'informer les citoyens et de recueillir leurs commentaires et leurs suggestions quant à la meilleure manière de garder de grandes étendues de nature sauvage. On convoquera ensuite d'autres réunions quand les gens auront eu le loisir de réfléchir à la question. Enfin, il y aura des réunions dans d'autres coins du pays afin que tous ceux qui s'intéressent au nord et croient à un Nord «grand, libre et fort», aient l'occasion d'exprimer leur opinion.

Les personnes et les organismes qui désirent recevoir et communiquer des renseignements sur les aires de nature sauvage du nord peuvent s'adresser à M. Hugh Faulkner, ministre des Affaires indiennes et du Nord, Chambre des Communes, Ottawa, ou au Directeur des parcs nationaux, Parcs Canada, Ottawa K1A 0H4.

Voici des détails sur chacune des six régions dont M. Faulkner propose la mise à part.

La baie Wager

La baie Wager est au nord-ouest de la baie d'Hudson dans les Territoires du Nord-Ouest.



La région se caractérise par la grande variété de mammifères marins et terrestres qu'elle abrite. On peut souvent y observer des caribous paissant l'herbe des collines qui bordent la baie et des ours blancs nageant dans les eaux glacées de la baie qui est aussi fréquentée par des belugas et des narvals.

Les Inuit y vivaient depuis plus de 4 000 ans.

Les chutes à renversement qui relient le lac Ford à la baie sont l'une des trois seules du genre au pays. L'action des chutes et du mascaret forme des polynies, étendues d'eau qui ne gèlent jamais.

L'île Banks

L'île Banks est à 483 km au nord-est d'Inuvik. L'aire choisie se trouve à l'extrême nord de l'île et comprend la rivière Musk Ox (bœuf musqué), les baies Mercy et Castel, Nelson Head et la section nord du bassin de la Thomsen.

Des recherches archéologiques montrent que les Inuit vivent à l'île Banks depuis plus de 3 000 ans. C'est sir William Edward Parry, un explorateur britannique qui aurait été en 1820 le premier Européen à voir l'île et qui lui a donné le nom qu'elle porte maintenant.

La plupart des quatre à cinq mille bœufs musqués de l'île fréquentent le bassin du cours inférieur de la Thomsen dont l'estuaire est officiellement reconnu comme un sanctuaire pour les oiseaux migrateurs.

L'endroit choisi comprend trois régions géographiques : à l'est, un plateau profondément escarpé datant de la période dévonienne, au centre, les basses terres de la vallée de la Thomsen et à l'ouest, les hautes terres accidentées de l'époque crétacée.

L'inlet Bathurst

L'endroit choisi pour la formation d'une réserve qui entourerait l'inlet Bathurst dans les Territoires du Nord-Ouest, se distingue par la diversité et l'abondance des plantes qui parviennent à y croître en des endroits protégés et qui procurent un abri et de la nourriture au caribou, au bœuf musqué, au renard arctique, au lièvre arctique, ainsi qu'à de nombreux oiseaux.

A l'arrivée des premiers explorateurs européens, la région était habitée par les Esquimaux du cuivre, issus de divers groupes de la localité. Au printemps, on en rencontrait deux groupes : les Umingmaktormuit, «peuple des bœufs musqués», et les Kilukuktormuit, «peuple de l'inlet Bathurst».

Même si l'on n'a pas encore fait de recherches archéologiques poussées, on a découvert déjà un bon nombre de sites et d'objets, comme des caches, des cerceaux de tente, des barrages de pierre. Par exemple, dans la péninsule de Banks, on a relevé plusieurs traces d'occupation permanente dont l'étude mériterait d'être approfondie et révélerait probablement certaines caractéristiques du style de vie des



premiers habitants de la région.

Le faucon pèlerin, espèce rare et menacée, se reproduit dans l'inlet.

Les caribous de l'inlet Bathurst, au nombre d'environ deux cent mille, forment le plus grand troupeau de leur espèce au Canada.

Il y a aussi dans la région de merveilleux paysages. Les chutes Wilberforce seraient les plus élevées au monde au-delà du cercle arctique. Il y a dans l'inlet d'autres chutes, d'autres îles qui offrent une vue extraordinaire.

Le nord du Yukon

L'endroit choisi dans le nord du Yukon comprend toute la rivière Firth et sa vallée, la rivière Babbage, les basses terres de l'Old Crow, les monts Britanniques la côte du Yukon, l'île Herschel ainsi qu'une partie de la mer de Beaufort.

En 1976, des fouilles archéologiques ont mis au jour ce que l'on croit être les plus anciens ossements humains découverts jusqu'ici dans l'hémisphère occidentale. L'homme aurait été présent dans la région il y a plus de trente mille ans.

Les basses terres de l'Old Crow, où se trouvent d'innombrables lacs entourés de montagnes, sont sur une voie migratoire importante pour les caribous des toundras de la rivière Porcupine. Au printemps, entre 70 000 et 140 000 caribous quittent leurs quartiers d'hiver à l'intérieur des terres du Yukon et vont vers leurs aires de vèlage dans le nord du Yukon et en Alaska.



L'île Herschel, la seule du Yukon, aurait été formée par la force des glaces qui y auraient amoncelé des sédiments marins.

Protégé par les montagnes qui l'entouraient lors de la glaciation qui a profondément modifié la géographie de l'Amérique du Nord, le nord du Yukon est peut-être le seul endroit au Canada où l'on puisse observer, à leur état naturel et ensemble, la toundra arctique, la toundra alpine et la forêt boréale.

L'île Ellesmere

L'endroit choisi, qui comprend le nord de l'île Ellesmere et une partie de l'île Axel Heiberg, comprend aussi le cap Columbia (83° 07' N), parcelle de terre la plus au nord au Canada.

Trois principales régions géographiques s'y retrouvent : les monts Grant Land et le plateau Hazen, dans l'île Ellesmere, et les hautes terres du fjord Mokka, dans l'île Axel Heiberg.

Les Esquimaux du paléolithique suivaient les hardes de bœufs musqués, de l'Arctique canadien jusqu'au Groënland. Des fouilles effectuées dans la terre de Peary, au Groënland, ont mis au jour des emplacements esquimaux qui ont plus de quatre mille ans.

À la fin du XIX^e siècle, trois expéditions ont traversé la région. Fort Conger, sur la côte nord-ouest de l'île Ellesmere, lieu présentant un intérêt historique, est compris dans les limites de la réserve de nature dont on envisage la mise à part.

La réserve comprendrait aussi des centaines de glaciers. Le nord de l'île Ellesmere est recouvert de calottes glaciaires qui seraient les restes d'une seule grande calotte qui aurait autrefois recouvert l'île entière.

Malgré la rigueur du climat, certaines parties du territoire sont à l'abri des intempéries et bien pourvues d'eau; la végétation y est florissante, la faune, abondante. Les lièvres arctiques pul-lulent tant dans une île que dans l'autre. On a remarqué aussi la présence de nombreux bœufs musqués, caribous de Peary, loups et renards arctiques et de quelque 30 espèces d'oiseaux.

Le lac Hazen est le plus grand au nord du cercle arctique.

Les pingos de Tuktoyaktuk

La région, que l'on désire amener à être désignée comme point d'intérêt national à cause de ses pingos ou mamelons glaciaires, se trouve à 2 200 km au nord-ouest d'Edmonton et à 6 km au sud-ouest de Tuktoyaktuk.

Les pingos sont de basses collines dont le cœur est de glace solide et qui ressortent de façon assez vivante dans l'ondulante et lacustre toundra de la péninsule de Tuktoyaktuk.

Les pingos se forment dans le lit des lacs situés dans des régions où le sol reste gelé à l'année, formant le pergélisol. Il leur faut des milliers d'années pour atteindre la maturité. Ils dépérissent quand leur sommet est rompu et laisse le noyau de glace exposé au soleil. Ils fondent ainsi lentement.

Certains pingos ont la forme d'un dôme, d'autres sont plats à leur sommet, d'autres encore sont allongés. Certains ressemblent à des volcans avec leurs cratères et leurs étendues d'eaux. Il y en a plus de mille dans le grand Nord et presque tous se trouvent dans la péninsule de Tuktoyaktuk.

C'est le chef de l'information à Parcs Canada, M. Jim Shearon, qui a rédigé en anglais l'article qui précède et qui paraît en traduction.